

Marco Diani

CNRS, Paris

LITTÉRATURE FÉMININE ET FRANCOPHONIE¹

Calixthe Beyala

Pourquoi sommes-nous toujours invitées à parler de la littérature féminine?

Nous sommes la Littérature. Vous semblez oublier qu'un griot, en soi, ou qu'un écrivain, on peut le dire plus précisément, n'est qu'un griot qui utilise des signes. Dans les traditions africaines de base, ce sont les femmes qui sont des griottes. Nous avons toujours écrit, nous n'avons pas eu besoin, d'une certaine façon, d'utiliser des signes, nous étions déjà des littérateurs, mais nous n'avons jamais été respectées. J'aimerais bien qu'aujourd'hui vous vous rappeliez que ces nouvelles littératures africaines, c'est grâce aux femmes de l'Afrique au sud du Sahara qu'elles existent, que c'est nous qui avons créé cette littérature, c'est nous qui l'avons lancée. Pourquoi ne nous saluez-vous pas? J'ai été très gênée parce que je pensais qu'on aurait parlé de la diversité, mais on m'a plutôt demandé de parler de femmes, comme si j'étais à part, comme si j'étais mineure; ça m'a beaucoup déplu.

Je finirai sur cette question: qu'est-ce que la Francophonie? J'y crois et n'ai pas de malaise avec elle. Mais telle que la structure actuelle est faite, elle me donne des malaises. Je m'explique. La Francophonie, est-ce seulement le partage d'une langue? Si oui, entre qui et qui? Entre nous, les intellectuels ici dans cette salle? Où sont donc nos jeunes? Pourquoi ne la rendons-nous pas plus vivante, cette Francophonie? Je vous signale que mes amies et moi, nous avons décidé de lancer ce que nous appelons «la Francophonie populaire». Cette Francophonie se passera dans les rues, à Treichville, à Newbell, partout où on parlera la langue française. Elle sera simple, s'enrichira des langues locales et n'aura pas de difficulté avec la langue française. On ne se posera pas de questions, parce que le français qui est arrivé en Afrique, nous l'habitons aujourd'hui. J'en ai marre d'entendre parler de malaise, parce qu'on utilise la langue française et les langues locales. Je suis née en Afrique, le français était là, ma langue était là, j'ai vécu cette cohabitation tout à fait naturellement. Puis, j'ai choisi le français parce qu'il est élastique et que je peux l'habiter avec d'autres sons.

Pourquoi organisons-nous des colloques, alors que nous ne créons pas l'identité francophone? Pourquoi ne faisons-nous rien pour que cette Francophonie devienne vivante, s'appuie sur ses forces vives? Nous sommes là à nous plaindre

que ça ne marche pas, mais ça ne marchera jamais. Allez donc poser la question aux jeunes dans les rues, même ici en France: «Qu'est-ce que la Francophonie?» Ils ne le savent pas. Pourtant nous sommes là aujourd'hui. J'estime que nous constituons nous-mêmes le danger de la Francophonie. Nous qui semblons porter cette Francophonie, tant que nous ne l'apporterons pas dans les rues, tant que nous n'aurons pas créé une identité francophone – je suis désolée –, les choses ne marcheront pas malgré l'organisation d'un million de colloques. Je pense qu'il est temps de se focaliser sur la création d'une Francophonie vive et populaire.

Calixthe Beyala, née au Cameroun, est romancière et essayiste.

Vénus Khoury-Ghata

Georges Schéhadé², le poète libanais, disait: «Le mot francophone, c'est comme dictaphone, comme gramophone. Quand on me dit que je suis francophone, j'ai l'impression que je suis un hors-la-loi, qu'on va me mettre les menottes et me photographier entre deux agents de l'Interpol.»

Eh bien, je rejette, moi aussi, le terme d'écriture francophone féminine. Il y a une écriture, qu'elle soit masculine ou féminine. Je donnerai quelques définitions des francophones: les francophones sont, en général, des gens qui quittent une langue qu'ils habitent pour écrire une langue qui les habite. Les francophones sont des écrivains qui écrivent dans une langue – la langue française – tout en louchant vers leur langue maternelle; cela s'appelle du strabisme culturel. Les francophones apportent à la langue française les tournures de leurs phrases, de leur langue maternelle, son souffle, ses odeurs. Heureusement que la langue française est assez accueillante, elle accepte ce genre de choses, elle accepte d'être envahie par ces envahisseurs armés de plumes, et c'est normal, nous avons été envahis par la France, très gentiment envahis au Liban, la langue de l'envahisseur est envahie à son tour par des envahisseurs armés d'une plume. Je vis avec la langue française au grand jour, mais je vis clandestinement avec la langue arabe, je suis donc bigame. Je suis bigame, je mène une double vie sous le couvert de l'écriture. J'écrirai un jour un livre pour raconter ma vie au grand jour avec la langue française et ma vie clandestine avec la langue arabe, qui s'immisce dans toutes mes phrases.

Pourquoi cet entêtement à raconter mon pays dans une langue qui n'est pas la mienne? Je me le suis demandé pendant des années. Quinze romans tournés vers le Liban et vers l'Orient. Eh bien, vivant au Liban, je n'aurais pas écrit des livres, j'aurais fait des enfants et j'aurais fait la cuisine. Écrire à l'époque de la guerre du Liban, étant en France, revenait à exorciser le malheur, à transformer les morts en personnages, donc en vivants. Je me terrais derrière la page blanche, quand les obus pleuvaient sur Beyrouth. Mon pays de papier était devenu plus réel que celui d'arbres, de fleuves, de terre et de forêts. Époque difficile, je devais conquérir la langue française au lieu de l'appriivoiser. La plume était mon arme, la page blanche, le lieu du combat, et les tournures de la langue arabe, le bouclier qui me protégeait. Dans ma tête roulait un bruit d'acier, dès que la plume entreprenait sa course sur la page. Pendant des années, j'ai écrit les deux langues à la fois sur mes brouillons parce que je n'étais pas encore assez détachée de ma langue arabe. Mes brouillons étaient écrits dans les deux langues parce que je m'arrêtais, la plume en l'air: le mot français ne suffisait pas à mon cœur. Alors, j'écrivais arabe par ci, français par là. Mes brouillons étaient écrits de droite à gauche en arabe, de gauche à droite en français. Les deux langues se rencontraient au milieu de la page, au milieu de mon cœur, au milieu de ma vie. Mais il suffisait de la moindre contrainte, de la moindre difficulté, de la moindre contravention attrapée injustement pour que le français se détache de moi. Je me rappelle, une fois, j'avais engueulé une contractuelle en arabe, elle restait les yeux exorbités. Elle se disait: «Qu'est-ce qu'elle me dit, cette femme?» La langue française me quittait dès que j'avais des problèmes avec le pays, la France.

Je veux citer quelques écrivains francophones qui ont fait de leur patrie, une patrie de papier, parce qu'ils l'ont échangée contre leur vrai pays. Je citerais Agatha Christie qui disait : «J'utilise le français contre le hongrois pour mettre une distance entre mes terreurs et mon écriture». Je dirais aussi : «Je garde la langue française, je la comble, je lui apprends à faire la danse du ventre.» Comment dire que cette langue française, qui est devenue mienne, raconte un pays qui n'est pas devenu mien ? J'habite depuis trente ans en France, ce qui m'appartient en France, c'est ma machine à écrire sur une table, tournée vers un paysage français, mais je raconte toujours mon pays à moi. Voilà ! je ne pourrai jamais quitter une de ces deux langues pour l'autre. Elles cheminent l'une dans l'autre. On les sent dans les dialogues de mes romans, c'est pourquoi je raconte toujours des romans qui se passent en Orient. Dans les dialogues, je suis libre d'écrire l'arabe à travers le français. Je fais de l'équilibrisme entre les langues. À ma structure intime, il y a les idiomes français qui viennent et que je dois adapter à mon écriture et c'est très difficile. C'est très difficile aussi ces rajouts, ces manques, quand je passe de l'arabe au français, il y a des mots que je jette derrière mon dos parce qu'ils ne peuvent pas passer en français. Il y a des mots qui me manquent, il y a des mots que j'ajoute. Je terminerai sur cette phrase «Les manques et les rajouts, c'est l'impôt obligatoire prélevé pour le passage entre deux langues».

Vénus Khoury-Ghata, née au Liban, est poète et romancière.

Denise Bombardier

Je ne suis pas un écrivain féminin, je ne sais pas ce que c'est. D'ailleurs, si je suis pour les étiquettes quand il s'agit des produits de consommation, parce que je veux savoir ce que je mange, quand je lis un livre, ce que je veux, c'est que l'histoire m'intéresse. Et qualifier un écrivain et l'étiqueter, c'est déjà commencer à le réduire. Au fond le territoire de l'écrivain, c'est son imaginaire, et la langue de l'écrivain, la langue dans laquelle il écrit. Donc l'étiquette féminine ne me convient pas, parce qu'il faudrait qu'il y ait une littérature masculine.

Nous savons, cependant, que ce sont les femmes qui achètent majoritairement les livres et qui les lisent. Évidemment, elles les repassent aux hommes de leur vie, à certains moments, lorsqu'ils veulent les lire, mais ce sont majoritairement des femmes qui sont lectrices. Nous n'avons pas de problème à lire les livres des hommes, mais il est vrai que les hommes ont des problèmes à lire des livres de femmes, des livres de «bonnes femmes», justement. Alors, cette étiquette ne me convient pas et je ne suis pas sûre que je sois un écrivain francophone.

La Francophonie est un concept politique et, en ce qui concerne la création, suis-je un écrivain canadien (vous voyez tout de suite le piège !)? Suis-je un écrivain québécois ? Suis-je un écrivain montréalais, puisque je suis née à Montréal et que les réalités que je décris ne sont pas les réalités de la campagne québécoise ? Donc, je suis écrivain et écrivaine, comme on dit au Québec, encore que j'ai déjà déclaré que j'étais troublée par le fait que le «-vaine» de l'écrivaine me dérangeait, mais ce qui me trouble davantage c'est que le «-vain» de l'écrivain ne me dérange pas.

De plus, je suis publiée directement en France. La première fois que j'ai été publiée, j'ai donc découvert une réalité que je connaissais théoriquement et non dans ses moindres détails, à savoir la difficulté qu'ont les Français de France – et il ne faut pas se raconter d'histoires – moi je crois à la loi du nombre et la loi du nombre est incontournable comme a dit le grand historien Arnold Toynbee, donc quand on corrigeait mon manuscrit, il y a des expressions qu'on ne connaissait pas, on disait : «ce n'est pas français». Mais j'ai dit : «Oui, c'est français, mais c'est le français de chez nous». «Oui, mais les Français ne comprendront pas». Alors, j'ai été obligée de négocier pouce par pouce, j'ai cédé sur certains mots parce que je considérais que l'avantage d'être publiée dans un pays où il y a plus de monde que chez moi m'arrangeait, mais, en

même temps, j'ai vu comment cette réalité plurielle avait de la difficulté à se faire accepter. Je trouve que ça a changé. Je trouve qu'en ce sens les Français ont évolué, depuis vingt ans, surtout les jeunes. Il n'y en a pas beaucoup dans cette salle mais ce sont vos enfants, je suppose. Donc, on est plus ouvert et on l'est aussi à l'accent. Moi, je n'écris pas en joul, la langue de Michel Tremblay, qui est une langue incommunicable, qui est en fait un argot. D'ailleurs, je prends position dans mon pays sur cette question, parce que je considère que le joul est une langue qui nous enferme à l'intérieur de nos frontières psychologiques et culturelles, et ce qui me dérange, c'est que cette langue est incommunicable au reste de la Francophonie et je trouve qu'il faut pouvoir parler pour tous ceux qui parlent en français à travers le monde, il faut pouvoir être compris. J'ai donc une position qui est sujet à polémique dans mon pays. Je n'écris pas «à la française», je ne peux pas écrire «à la française», puisque je suis d'Amérique du Nord. Je ne peux pas écrire comme Proust, et surtout, j'ai un avantage à cet égard sur les Français, c'est que je n'essaie pas d'écrire comme Proust, parce que je sais que je n'en suis pas capable. Et un des malheurs de la littérature de la fin du XX^e siècle a été que tout le monde voulait faire comme Proust. Or, Proust, il y en avait un et il est mort. Il est remarquable, mais il n'est plus là. Alors, je n'ai pas ce poids sur les épaules quand j'écris. Mais il est vrai que je n'ai pas fait exprès pour écrire une langue (ce joul) qui, je vous le signale, est la langue de ma famille. Parce que je ne suis pas née avec une cuillère d'argent dans la bouche – j'en suis très fière d'ailleurs – et cela me donne une certaine distance et me donne aussi une force dans mes rapports aux autres. Je viens d'un milieu extrêmement populaire. Ma mère était la plus instruite de la famille, c'était le onzième enfant, et mes tantes avaient fait un an ou deux d'école et parlaient une langue qui était très typée, ce joul de Montréal. Je dirais que ma langue émotionnelle, celle qui me revient dans mon subconscient, c'est celle que j'ai entendue quand j'étais petite. Ce n'est pas cette langue dans laquelle j'écris puisque, de toutes les façons, ma mère qui, plus instruite, puisqu'elle avait fait onze ans d'école, et qui considérait que le savoir était un objectif formidable et que l'éducation était la seule façon de s'en sortir puisque je suis une parvenue, au sens strict du terme, je suis parvenue là où je suis, j'en suis très heureuse, ma mère donc m'a fait prendre des cours de diction et m'a communiqué cette formidable passion pour la langue bien parlée. J'ai accédé à des études par la suite. Donc je ne parle plus la langue de départ, je ne parle plus la langue que j'ai apprise quand j'avais un an ou deux (il paraît même que je parlais à neuf mois, ça ne m'étonne pas, en plus on me paie maintenant pour parler). Mais il est évident que c'est une langue recréée. De toute façon, même la langue de Tremblay – le joul – est aussi une langue recréée.

Alors, qui suis-je comme écrivain, dans quelle langue est-ce que j'écris? Je crois que l'important, c'est de savoir si je raconte des histoires qui intéressent le plus grand nombre de gens et, au fond, c'est la seule question que devrait se poser un écrivain.

Denise Bombardier, née au Québec, est journaliste, romancière et essayiste.

Maryse Condé

J'ai grandi dans ce qu'on appelle un milieu de Francophonie fétichiste. Ça veut dire que mon père et ma mère et les gens qui les entouraient étaient convaincus que le français était la plus belle langue du monde, la seule belle langue et qu'avoir le privilège de parler français effaçait tous les travers, tous les crimes, toutes les horreurs de la colonisation et, qu'en fait, le bienfait de devenir quelqu'un qui avait la jouissance du français effaçait tout.

J'ai grandi dans ce milieu et, tout naturellement, j'ai trouvé ce tour d'esprit absolument haïssable. Ma première réaction a été de fuir totalement les rives de la Francophonie fétichiste et de me réfugier le plus loin possible. Puis, à la suite d'un

parcours sur lequel je ne reviendrai pas, je suis revenue en Guadeloupe dans les années 1985. Je suis arrivée dans une île qui était absolument dominée par une sorte de guerre autour de la Francophonie et de ce qu'on peut appeler la « créolité ». Étions-nous francophones ou fidèles et supporteurs, et leaders même des identités antillaises? Cela me paraissait un peu dangereux, parce que des gens comme François Duvalier, qui avait été leader en Haïti, parlait créole, paraît-il, faisait ses discours en créole et avait totalement opprimé et asservi le peuple. J'étais déjà un peu embarrassée. Je ne savais que dire car ils avaient instauré une sorte de dichotomie : le français, langue coloniale, langue de colonisation imposée qui nous traumatise, et le créole, langue maternelle qui libère, parce que née dans les plantations et langue de nos ancêtres. Je me sentais assez mal à l'aise, mais pour arriver à me libérer de cette oppression, il m'a fallu un très long détour par la linguistique. Je suis arrivée à étudier une série d'auteurs qui ont travaillé sur la langue et qui ont dit que le fait de séparer les langues d'une façon simpliste, entre langue de colonisation et langue maternelle, était une erreur profonde. À partir du moment où vous parlez une langue, quelle que soit la façon dont vous l'avez acquise, à partir du moment où une langue devient vôtre, vous en faites absolument ce que vous voulez. Il y a des pages magnifiques, dans les œuvres de Mikhaïl Bakhtine, qui parlent du pouvoir de la langue, de la magie du mot. Le mot que Denise Bombardier prononce, celui que Calixthe Beyala prononce, quand il arrive sur ma bouche de Guadeloupéenne, devient autre chose. Il y a dans toute langue un pouvoir d'adaptation, d'hybridité. On peut se réapproprier une langue et en faire sa langue propre. Finalement, la langue française n'est pas la langue des Français, ce n'est pas une langue coloniale pour moi, mes ancêtres se sont battus pour la posséder et, finalement, j'ai hérité d'eux et non pas de Victor Schoelcher.

Il a peut-être été un homme généreux, mais ce n'était pas mon ancêtre. Le travail qui m'a donné le français vient de ceux qui sont nés avant mes parents. C'est toute une longue chaîne de généalogie qui a fait qu'aujourd'hui, je parle un français qui n'appartient qu'à moi, et peut-être à ceux de mon île. Mais finalement, comme écrivain, il fallait que j'arrive à trouver une position dans laquelle je ne sois pas mal à l'aise et je suis arrivée à force de beaucoup d'efforts, beaucoup de détours, sur lesquels je ne reviendrai pas, à voir que je ne parlais pas français, sûrement pas, que je ne parlais pas créole, que je parlais la langue de Maryse Condé. Ça paraît ambitieux et je pense que, pour nous, écrivains, il faut trouver simplement une voie, il faut trouver un médium qui n'appartienne qu'à nous et qui nous permette d'exprimer ce que nous avons de plus intime et de plus personnel. Quand vous écoutez de la musique, vous reconnaissez le son d'un musicien, vous savez qui est en train de jouer pour vous. Je voudrais que quand vous ouvrez un livre de Maryse Condé ou de Calixthe Beyala ou de Denise Bombardier, vous entendiez les voix, les sons, qui sont des sons différents. Donc, je dis aujourd'hui que je ne suis pas un écrivain francophone, sans agressivité, je ne suis pas un écrivain créolophone, sans agressivité, je suis Maryse Condé, un écrivain qui essaie de trouver le meilleur moyen pour s'adresser à vous et pour vous plaire.

Maryse Condé, née en Guadeloupe, est écrivain. Elle enseigne la littérature à l'université de Columbia (New York).

NOTES

1. Les textes qui constituent ce dossier sont la re-élaboration d'interventions au colloque de l'AFI sur « Francophonie au Pluriel » à l'occasion du dixième anniversaire de *L'Année francophone internationale*. Le colloque s'est tenu en mai 2001 à Paris, sous la présidence de Boutros Boutros-Ghali, alors Secrétaire général de l'Organisation internationale de la Francophonie. Nous remercions les auteurs et les organisateurs pour nous avoir permis d'utiliser ces textes.
2. Georges Schéhadé est poète. Issu d'une vieille famille de la bourgeoisie libanaise, il naît le en 1905 à Alexandrie. Mieux compris à Paris, il regrette Beyrouth d'où il regrette Paris. Mais c'est à Paris qu'il fait ses classes poétiques avec *Étincelles* puis ses premiers poèmes dans la revue *Commerce* dirigée par Valéry, Fargue et Larbaud! Ses vers plaisent à Éluard qui le présente au groupe surréaliste. Il trouve un second mode d'expression pendant la Seconde Guerre mondiale : l'écriture dramatique. Premier lauréat du prix de la Francophonie en 1986, délivré par l'Académie française, Georges Schéhadé a scellé l'alliance de l'Orient et de l'Occident. Il décèdera à Paris le 17 janvier 1989.